Chaque jour, la sémiologue Mariette Darrigrand analyse les mots qui se sont invités dans notre quotidien depuis le début de la crise sanitaire.

«Confinement»

4/10

Nous pensions ce terme emprunté au vocabulaire pénitentiaire, difficilement applicable à notre pays, qui se veut libertaire. Le confinement, c'était pour les confins: l'Extrême-Orient, l'Asie, la Chine. Et pourtant...

Photo Gérard Cambon

Mariette Darrigrand
Sémiologue

Dans le contexte

C'est un mot qui n'était plus usité. Nous l'avons redécouvert à propos de la Chine, qui a confiné la première. Nous pensions au départ la chose comme difficilement transposable sous nos cieux européens qui fonctionnent sur le principe de l'habeas corpus, de la libre circulation. Le confinement, c'était pour les confins: l'Extrême-Orient, l'Asie du Sud-Est, la Chine...

Dans le confinement, nous avons pu vivre cette double tension de la limite et de la finalité, et nous poser quelques bonnes questions: Pourquoi tel achat? Quel but donner à nos modes de vie?

L'ordre gouvernemental de rester chez nous a donc signifié abruptement la gravité de la situation, et son étrangeté a participé de l'inquiétude. Les rues désertes ont évoqué des scénarios de dystopies, de fins du monde telles que représentées dans la fiction.

Contrairement à «quarantaine», d'abord employé à Wuhan, le «confinement» a signifié un changement brutal de mode de vie pour une durée indéterminée – jusqu'à l'annonce de la date du 11 mai. Un changement qui nous a touchés dans nos corps. Le FMI a d'ailleurs regardé les choses à partir de là, en choisissant d'ores et déjà pour nommer la période: le Grand Confinement (*the Great Lockdown*).

Par ailleurs, le terme a porté aussi la dimension de finitude, que nos sociétés contemporaines ont du mal à regarder en face et qui là s'est rappelée à nous, puisque le confinement est l'arme première contre le risque de la maladie et de la mort.

Dans l'histoire

Le mot appartient au vocabulaire pénitentiaire, où il est synonyme d'emprisonnement. Cela peut expliquer que le président de la République ne l'ait pas prononcé dans son allocution du 12 mars, laissant à son premier ministre le vocabulaire administratif, tandis que lui-même voulait rester dans l'épopée guerrière.

Confinement a un contraire parfait: le terme «confins», poétique, évoquant la destination du bout du monde vers laquelle partent les grands aventuriers et explorateurs, le lointain des récits de voyages et des mythes...

La racine commune est le mot latin *finis* qui signifie aussi bien une limite de l'espace et du temps qu'une idée d'horizon, un but lointain. Dans le confinement, nous avons pu vivre cette double tension de la limite et de la finalité, et nous poser quelques bonnes questions: Pourquoi tel achat? tel voyage? Quel but donner à nos modes de vie, à l'exploitation illimitée de certaines ressources?

Pour la suite

Le «déconfinement» est un terme assez imprécis que nous sommes en train de découvrir. Plus qu'un retour à la vie d'avant, il ouvre sur un processus, et nous allons probablement jouer avec les préfixes: le post-confinement, l'alter-confinement, le re-confinement... S'ouvre une période de transition qui sera peut-être longue, et qui peut déboucher sur une réorganisation du monde, capable de modifier en partie notre relation à l'espace et au temps.

Dans le futur immédiat, il est possible que nous allions vers un acquis culturel, une évolution positive de nos mœurs. Le confinement a été un succès dans une France qui se pense ou se veut libertaire et a dernièrement beaucoup contesté l'autorité de l'État. Il va donc être intéressant de voir si nous allons vers plus de responsabilisation individuelle, sur le modèle de l'Europe du Nord. L'été, la période des vacances, sera l'occasion de voir si nous transformons l'essai.

Dans cette hypothèse, dans l'espace des grandes émotions collectives, la peur et la prise de conscience viendraient concurrencer la colère sociale, à l'œuvre dans notre pays depuis de nombreuses années.

Recueilli par Lucie Alexandre

Lundi: «Humain»

Le goût des mots

Sémiologue, Mariette Darrigrand est spécialiste des discours politico-médiatiques et des vocabulaires contemporains. Elle anime le blog observatoiredesmots.com

Elle est l'auteure de nombreux ouvrages et articles sur le corps. *J'te kiffe. Je t'aime* (Gallimard, 2017), *Sexy Corpus* (Lemieux Éd., 2016).

Sur les médias. *Comment les médias nous parlent (mal)* (François Bourin, 2014), *«Les médias, c'est nous»*, (*Le 1*, mars 2016).

Sur le politique. *Ces mots qui nous gouvernent* (Bayard, 2008), *«Vers un monde de covivance»* (série «Utopie virale», revue *Études*, avril 2020).

Dessins: Deligne

Florence Levillain/Signatures pour La Croix

«Devenir libre, qu'est-ce que cela veut dire finalement? Est-ce que cela signifie réussir à s'échapper d'une cage pour s'enfermer dans une autre, beaucoup plus grande?»

Haruki Murakami

Le regard de Florence Levillain

Photographe française née en 1970, membre de l'agence Signatures. Elle explore des territoires variés allant du monde de l'entreprise aux rues des banlieues, portant son regard sensible sur ceux que l'on croise sans toujours les voir. Outre son travail de reportage, elle imagine des séries poétiques et humoristiques mises en scène, comme celle-ci, intitulée « Effets secondaires », commencée au lendemain du confinement dans son appartement sous les toits de Paris.

vu des États-Unis

Multiples nuances du «lockdown»

Avec le Covid-19, les Américains ont découvert ou redécouvert tout un vocabulaire de l'enfermement, de *«Stay home»* («Restez à la maison») à *«Shelter in place»* («Abritez-vous sur place»).

New York
De notre correspondant

C'est l'un des mots les plus employés aux États-Unis depuis le début de l'épidémie de Covid-19. Utilisé habituellement pour décrire l'incarcération d'individus, ou le verrouillage des établissements scolaires théâtres de fusillades, le *lockdown* est désormais associé aux mesures de confinement entraînées par la pandémie.

Au point que le Fonds monétaire international (FMI), à Washington, a officialisé l'expression *« the Great Lockdown »* (« le Grand Confinement »), sans doute vouée à nourrir les futurs livres d'histoire, sur le modèle de « the Great Depression » (la Grande Dépression).

Derrière le terme générique se cachent des situations d'enfermement diverses. Il fait surtout allusion aux décrets dits « Stay at home » ou « Stay home » (« Restez à la maison ») adoptés par les gouverneurs dans tout le pays, à commencer par New York et la Californie, très touchés par la pandémie. La plupart de ces décrets sont similaires. Seuls les travailleurs *« essentiels »* (la définition varie d'un État à l'autre) sont autorisés à sortir de chez eux. Les autres personnes ne peuvent quitter leur habitation que pour faire du sport (en solo), des courses ou pour une raison médicale.

Plusieurs villes et États préfèrent utiliser l'expression *« Shelter in place »* (littéralement « Abritez-vous sur place »). Elle désigne les mêmes mesures, mais revêt une dimension plus dramatique et urgente. Elle évoque des situations d'attaque militaire, de fusillade ou de catastrophe naturelle, où chacun doit s'abriter comme il peut.

C'est le terme utilisé à San Francisco, notamment, par le maire, mais pas dans l'État de New York, où le gouverneur Andrew Cuomo a jugé qu'il inspirait la panique. L'usage de l'expression a été au cœur d'une passe d'armes entre l'élu démocrate et le maire de New York, Bill de Blasio, à la mi-mars, quand ce dernier a commencé à la prononcer un peu trop dans ses interviews.

Une autre expression circule aussi : *« Safer at home »* (« Plus en sécurité chez soi »). Utilisée dès le début de la crise dans le Tennessee pour inciter la population à se cloîtrer, elle est reprise par le gouverneur du Colorado, Jared Polis, et d'autres dirigeants d'État, pour désigner la prochaine phase de leurs plans de lutte contre la pandémie, la ré-ouverture de commerces tout en maintenant les mesures de distanciation physique pour les populations à risque. On n'a donc pas fini de l'entendre…

Alexis Buisson